

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un état social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

Contre le Tâcheronat

Au moment où paraîtront ces lignes, les travailleurs du Bâtiment, en suivant nombreux le cadavre de leur camarade Vazeilles, manifesteront non seulement leur sympathie pour la victime de la pieuve patronale, mais aussi leur volonté bien arrêtée de lutter sans relâche contre le tâcheronat, cette forme honteuse du système Taylor.

Il faut en finir une fois pour toutes avec les cyniques personnages qui, pour l'appât du gain, poussent les ouvriers du Bâtiment à la surproduction.

Les terribles accidents survenus ces temps derniers, ont prouvé aux travailleurs du Bâtiment que non seulement les tâcherons payaient le plus souvent à un prix dérisoire, mais qu'encore, pour activer la production, ils négligeaient les précautions les plus élémentaires.

C'est non seulement leur pain, les tarifs obtenus par des luttes nombreuses, que les ouvriers ont pour devoir de défendre. C'est aussi leur vie, mise chaque jour en danger par des exploiteurs sans vergogne.

Au cours de la bataille sans répit menée par la classe ouvrière contre les forces d'exploitation, des incidents surviennent de temps à autres qui obligent les travailleurs à modifier quelque peu leur tactique et à lutter contre un nouvel ennemi créé par le Patronat.

La lutte contre le tâcheronat devient indispensable aujourd'hui. Valets des Villemain et autres manitous de l'Industrie du Bâtiment, les tâcherons doivent être, au même titre que les patrons millionnaires, combattus sans relâche.

La lutte sera plus claire quand nos camarades n'auront plus en face d'eux que les Magnats de la Pierre.

Et, en suivant le corps de leur malheureux camarade à sa dernière demeure, les gars du Bâtiment prendront certainement l'engagement de lutter contre ceux qui sont responsables de pareils malheurs, pour rendre désormais ces sortes de catastrophes impossibles.

Emile AUBIN.

ECHOS

DECORATION

Un délégué du ministre de l'Instruction Publique et un général représentant le ministre de la Guerre se sont rendus à Laon pour porter une médaille de 1870.

— A quelque vieux birbe oublié, allez-vous dire ?

Pensez-vous,

Mais tenez-vous bien !

Ces deux messieurs ont tout simplement décoré de la médaille militaire le monument élevé à Laon aux trois instituteurs de l'Aisne fusillés par les Allemands en 1870.

Décorer un homme est déjà un acte stupide.

Mais décorer un monument !

Espérons que lorsqu'on élèvera une statue à Arthur Meyer, on aura soin d'accrocher après le marbre — ou le bronze — la médaille des parfaits larbins.

DEJA !!!

Lundi dernier, lors de la première séance de la nouvelle Chambre, le dé-

légué du ministre de l'Instruction Publique et un général représentant le ministre de la Guerre se sont rendus à Laon pour porter une médaille de 1870.

— A quelque vieux birbe oublié, allez-vous dire ?

Pensez-vous,

Mais tenez-vous bien !

Ces deux messieurs ont tout simplement décoré de la médaille militaire le monument élevé à Laon aux trois instituteurs de l'Aisne fusillés par les Allemands en 1870.

Décorer un homme est déjà un acte stupide.

Mais décorer un monument !

Espérons que lorsqu'on élèvera une statue à Arthur Meyer, on aura soin d'accrocher après le marbre — ou le bronze — la médaille des parfaits larbins.

DEJA !!!

Lundi dernier, lors de la première séance de la nouvelle Chambre, le dé-

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS - 15, Rue d'Orsel, 15 - PARIS

Adresser tout ce qui concerne
à Emile AUBIN

l'Administration :
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr. 00
Six mois	4 fr. 00
Trois mois	2 fr. 00

A BAS BIRIBI !

Six « Joyeux » en prévention de conseil de guerre

ILS AVAIENT DEMANDÉ À BOIRE !

Nous avons reçu la lettre suivante :

Camp de Sérivière, 3 mai 1914.

Nous venons de relater une affaire, là où, l'autorité militaire tâche d'étoffer, et sur laquelle le général Pistor a gardé le silence, malgré une enquête qui lui a révélé la vérité.

Nous venons de demander de porter

cès faits à la connaissance des hommes de cœur, et nous sommes persuadés que tu ne nous abandonneras pas.

Voilà :

C'est à la suite des mauvais traitements, indiqués ci-dessous, que nous nous sommes révoltés, car c'est douloureux à dire, mais nous l'avons franchement et sincèrement, c'est la faim qui nous pousse à agir comme nous l'avons fait.

Lorsque mon camarade Foucat et moi, nous avons demandé de l'eau pour boire, la réponse du caporal de la 6^e compagnie, nommé Couture, a été celle-ci : « Vous pouvez crever comme des chiens, vous n'en aurez pas. »

Pour mon compte personnel (Grouzet), j'ai eu le malheur de frapper à ma porte, à huit heures du soir, pour demander à boire, vu que l'on ne m'en avait pas donné depuis deux jours.

Trois sergents de ma compagnie, ainsi que le chef, vinrent et me ligotèrent comme un saucisson. Les noms de ces gradés sont : le sergent-major Coggia, les sergents Claverie, Héroud et Barreaux, de la 2^e compagnie.

Le sergent de garde de la 6^e et six hommes de garde me passeront à tabac une fois attaché.

Le commandant Abat, du 5^e bataillon au Kef, me tira dessus, et c'est un miracle si je n'ai pas été touché, car la balle me passa au-dessus de la tête ; il me braqua encore une fois son revolver sous le nez et me fit mettre la camisole de force séance tenante, mais, après de violents efforts, je suis parvenu à me débarrasser de mes liens. Tellement ils étaient serrés et je les ai réduits en mitées.

Voilà les faits qui occasionnent notre comparution en conseil de guerre où nous pouvons attraper vingt ans de travaux publics.

Aux locaux disciplinaires du Kef, la soupe est insuffisante et immangeable, car au régime cellulaire aucun nous étions tous les six, nous n'avions le matin, dans notre gamelle, que des os, avec deux ou trois morceaux de pain et le soir de même, sauf que nous n'avions même pas d'os ; tout cela était complètement froid, graisseux.

Quand nous étions tout démolis dans notre cellule, portes, barreaux, etc., nous avons été transférés à la prison civile du Kef ; nous en gardons un souvenir relativement agréable, car pendant les deux mois et demi que nous y sommes restés, nous avons été assez bien traités.

En plus de cela, le gardien chef a rendu compte au général Pistor que la soupe était insuffisante pour des jeunes gens de vingt ans et immangeable.

Du reste, le général Pistor, après l'enquête secrète qu'il a faite ayant de se rendre au 5^e, a appris que tous les sous, les trois quarts des « joyeux » ? des 2^e et 6^e compagnies du Kef venaient acheter du pain, ou bien des boîtes de lait condensé pour pouvoir manger.

Mais rien n'a été changé.

Et maintenant, nous sommes en prévention de conseil de guerre ; c'est la fin de notre existence, car nous sommes perdus tous les six, si aucune voix ne s'élève du continent pour nous sauver.

La faim, les injures, les coups, la torture, la mort, voilà ce qui vous attend, jeunes gens, qui allez à l'armée avec une conscience d'homme, non de pantins...

Concluez, agissez !

Léon Grouzet, Foucaux, Cora, Dédieu, Falguera, Béthibou.

Est-ce douloureux ? Six hommes en prévention de conseil de guerre.

Nous savons — et nous le dirons aux

ouvriers — que si par l'action directe il y a des victimes, c'est pourtant seulement de cette façon qu'on obligera les patrons à céder.

Par la méthode des bras croisés — au contraire — ce sera par douzaines que nous complerons les victimes, et les rares camarades qui reprennent le carcan de misère et d'esclavage le feront la tête basse, obligés qu'ils seront de subir, comme par le passé, — et plus encore peut-être, — les vexations de l'immonde Savary dont les Jacquot sont les complices.

Malgré les injures de l'individu susnommé, les travailleurs comprendront qu'il n'ont rien à attendre des politiciens qui les flagornent pour dérocher un mandat de député ou de conseiller.

Et ils diront avec nous que mieux valent les actes d'un Vaillant ou d'un Emile Henry — actes absolument désintéressés — que les boniments des Jacquot et autres membres du parti radical, — auquel appartient ce triste monsieur, — de ce parti radical qui a sur la conscience : Villeneuve-Saint-Georges, Narbonne, etc.

Paul Pichon.

L'Abattoir Patronal

Quand donc, camarade, te réveilleras-tu ?

Quand donc te révolteras-tu contre les procédés infâmes employés par les patrons, qui te pressurent et te violent ?

Non seulement te faisant travailler, te payant un salaire dérisoire, mais envoi te volant ton plus grand bien, ta santé ! Lis ces quelques lignes qui vont suivre, et tu ne pourras faire autrement que de renfermer tes poings et de souhaiter que l'infâme exploitateur qui commet des actes semblables reçoive enfin le châtiment qu'il mérite. Voici l'histoire :

Dans une grosse maison de commerce, au n° 107 de l'avenue Parmentier, on lit : Maison Markt et Cie... et l'on passe.

Les malheureux préposés à l'emballage travaillent dans un sous-sol sans air, où les poussières de toutes sortes voltigent et sont absorbées par les forçais préposés à ce travail. Sur les plaines de quelques-uns, des courants d'air furent établis pour purifier l'air. Mais alors se produisit une autre catastrophe. Au lieu de cligner empoisonnés par l'air infect qu'ils respiraient (les water-closets étant placés à proximité), c'était le courant d'air, qui leur donna la pleurésie, la bronchite pulmonaire, maladies assez graves pour nécessiter l'admission à l'hôpital.

Après ces faits, assez fréquents, des camarades préfèrent quitter leur place.

Ah, alors, le sous-verge de ce patron assassin joue des poings, frappe le malheureux qui se plaint et hurle : « Tiens, crapule, voilà pour toi ! » le frappant en pleine figure, et ensuite il le flanque à la porte !

Allons, camarades, assez de soumission. A cette brute, répondre comme elle le mérite, et sans hésitation emploiez les mêmes armes.

Harry Richmonds.

LA PLACE DU PARTI SOCIALISTE

La grève des gaziers de Bourges

Réponse au citoyen Jacquot

En grève depuis plusieurs jours et voyant qu'aucun pourparler ne s'engageait avec le directeur de l'usine (l'infâme Savary), les ouvriers gaziers de Bourges décidèrent de tenir une grande réunion publique et de faire arrêter à toute la population : ouvriers, consommateurs, commerçants.

Tous les politiciens de la région vinrent prendre la parole à cette réunion qui était présidée par le citoyen Dumas, maire de Saint-Amand et député du Cher. Tous, à l'exception du camarade Hervier, prochainement de l'occasion pour faire du battage électoral, et ils s'occupèrent, non pas des intérêts des ouvriers en grève, mais de conquérir quelques électeurs.

Mais la palme revint au citoyen Jacquot, délégué de la Fédération nationale de l'Éclairage, ce triste sire, non content de faire de la politique, poussa l'impuissance jusqu'à attaquer les anarchistes en insinuant que la Liberté du Travail était dirigée par des anciens libertaires. Puis, montrant trois vieux camarades à barbe blanche qui se trouvaient à la tribune, il déclara qu'il fallait les soutenir parce qu'ils n'étaient pas anarchistes.

Présents dans la salle, quelques camarades anarchistes ont préféré se faire aider de ne pas faire perdre aux grévistes — par une dispute ou une bagarre — la sympathie de ceux qui se trouvaient là.

Mais ils sont bien décidés à ne pas laisser les politiciens et les canailles du genre Jacquot prendre la direction du mouvement gréviste, de même qu'ils ne toléreront pas que des endormeurs viennent prêcher aux travailleurs le calme et la résignation.

Nous savons — et nous le dirons aux

part de toutes les responsabilités, et les socialistes évidemment en tant qu'individus ne demandent qu'à les prendre ces responsabilités qu'en leur paiera 60.000 francs par an, un joli chiffre.

Jusqu'ici,

quand un socialiste entrait dans un ministère, on le mettait à la porte du parti ; officiellement bien entendu ; cela n'empêchait pas de se voir, mais tout de même, pour la galerie, le socialiste ministre était baptisé « traître », un mot certes qu'il ne faut pas prendre au tragique à l'heure présente mais qui, cependant, ne constitue pas une référence suffisante pour permettre à un homme de représenter un parti.

Il va falloir maintenant que les socialistes puissent être ministres sans se voir qualifié de cette épithète fâcheuse, le parti socialiste devra permettre la participation au pouvoir ; probablement va-t-il convoquer un congrès national extraordinaire qui donnera cette permission.

Au pouvoir, les ministres socialistes s'useront très vite. Si la C.G.T. n'était pas devenue si sage, si les anarchistes étaient mieux organisés, la bonne tactique serait de précipiter cette usure, en suscitant, par exemple, une grande grève. Il y a au budget un milliard de déficit qu'il s'agit de combler ; on sera obligé, même en n'entretenant aucune réforme sociale, de frapper à la porte des riches. Ce n'est donc pas le moment de songer à jeter même l'os le plus sec au prolétariat.

Il y a, je sais, le retour au service de deux ans et même des milices chères à Jaurès, une très grande chose et qui ne se fera pas du jour au lendemain.

Je vois avec plaisir qu'en aopt prochain, les anarchistes auront un congrès international, que de toutes parts s'écouleront

veulent des volontés d'organisation et que l'on pense même à restaurer la vieille Internationale.

La C.G.T., on l'a vu, ne peut suffire à préparer la révolution sociale. Grouper d'ordre économique, elle est empêchée par ses éléments réformistes, par la masse de ceux qui ne considèrent le syndicat que comme une machine à augmentations de salaires et ne veulent pas entendre parler d'autre chose.

Il est donc absolument nécessaire qu'il y ait un parti d'opposition à gauche, qui suscite au cœur du prolétariat la révolte contre l'état de choses actuel et prépare la révolution. Le parti socialiste passe au gouvernement bourgeois sa place est à prendre et les anarchistes peuvent le faire sans renoncer en rien à leurs principes s'ils veulent sérieusement s'organiser.

D. MADELEINE-PELLETIER.

SALLE DE LA MAISON COMMUNE
49, rue de Bretagne (Métro Temple).
Samedi 6 juin, à 8 heures et demi le soir

Grande Soirée Artistique
au bénéfice du compositeur L. A. Drococ
avec le concours assuré de
Mme Nelly BORELLO
de l'Elodoro
Gaston VANNIER
de l'Opéra-Comique
dans leurs dernières créations
de nombreux artistes des concerts de Paris
et des principaux chansonniers
du Montmartre
De la « MUSE ROUGE »
dans leurs dernières œuvres
du Groupe Théâtral du 20^e, etc.
Petite allocution sur la Chanson
par Mme CAPY-MARQUES
Vestiaire obligatoire : 0 fr. 75
On peut se procurer des cartes :
49, rue de Bretagne
à la Bataille Syndicaliste, à l'Humanité,
au Libertaire, etc.

Logons de chant, de piano, solfège. Prix
très modérés. L. A. Drococ, 45, faubourg
Saint-Martin, Paris.

ECHOS DU BAGNE

D'après la loi du 30 mai 1854 sur l'exécution de la peine des travaux forcés, les individus condamnés à une peine supérieure à 8 ans sont astreints, à l'expiration de leur peine, à la résidence perpétuelle dans la colonie.

L'article 8 de la même loi déclare que : « Tout libéré coupable d'avoir, contrairement à l'article 6 de la présente loi, quitté la colonie sans autorisation ou d'avoir dépassé le délai fixé par l'autorisation, sera puni de la peine d'un an à trois ans de travaux forcés. »

Le 5 février dernier, le libéré Guilleminot était trouvé dans une soute du transatlantique *Maroni* amarré à l'appontement de Saint-Laurent-du-Maroni, et après avoir été arrêté, était mis en prévention de conseil maritime pour « rupture de ban ». D'abord — sans doute pour le laisser réfléchir à loisir — il ne fut interrogé pour la première fois que vers le 15 avril, plus de deux mois après son arrestation. Comme, selon toute probabilité, il sera, faute d'intervention en temps utile, jugé par le tribunal maritime spécial etc.. condamné, en dépit de toute équité, nous nous permettons d'élever ici la voix en son nom.

D'après les règlements de la Marine « tout bâtiment lié à un appontement, fait partie de la terre ferme. » Or, le *Maroni*, de la Compagnie Générale Transatlantique, était lié, ou si l'on préfère, accosté à l'appontement de Saint-Laurent-du-Maroni. Donc, notre ami Guilleminot, non seulement, n'avait pas quitté la colonie, mais encore, il n'avait pas, (d'après ce qui précède) quitté Saint-Laurent.

De plus, la loi qui punit la tentative d'évasion chez le transporté en cours de peine, reste muette à cet égard pour le libéré qui n'est pas répréhensible pour tentative de rupture de ban.

Cependant, peut-être qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, notre ami aura été condamné par le tribunal maritime spécial.

Nous insistons sur ce point, car le fait s'est déjà produit : des libérés pris dans les eaux françaises ou en territoire français ont passé en jugement et ont été condamnés pour rupture de résidence, et cela parce qu'ils manquaient des quelques centaines de francs nécessaires à l'adjonction d'un avocat pour leur défense. Or, l'article 8 précité, le seul qui punisse la rupture de ban est formel à cet égard : il faut, pour que le délit de rupture de ban soit consummé, que le libéré soit repris en dehors de la colonie ou qu'il soit démontré qu'il a quitté la colonie.

Nous le répétons : Guilleminot pris sur un bateau français, lié à l'appontement de Saint-Laurent-du-Maroni, n'a pas quitté la colonie et ne doit pas être condamné pour tentative de rupture de résidence, ce délit étant inexistant.

Nous signalerons ces dénis de justice, chaque fois que nous les connaîtrons et nous ne laisserons pas sans protester l'un des « être tomber victime de l'arbitraire.

La main-d'œuvre étrangère

POUR LE CAMARADE LACOTTE.

Ne voulant pas que l'on puisse penser que je suis hostile à la propagande générale de *Terre Libre*, je me hâte de préciser que si j'ai regretté que ce journal ait publié, en décembre dernier, un article contre la main-d'œuvre étrangère (et non contre la jaunisse étrangère), c'est parce que je sentais qu'une telle propagande ne pouvait que nuire au syndicalisme d'action directe défendu par les « terre-libristes ».

Quoiqu'en dise Lacotte, j'ai toujours compris que l'on rende la vie intenable aux jaunes d'où qu'ils viennent, mais ne nuisent pas aux intérêts moraux et généraux de la classe ouvrière. Nous ne pouvons admettre que, sous prétexte de jaunisse, l'on dresse les travailleurs français contre la généralité des travailleurs des autres pays que les nécessités de l'existence contraints à venir se faire exploiter en France.

Bien entendu, les ouvriers jaunes adhérent à des organisations conservatrices, mais faisant figure de syndicats pourraient pénétrer en France si l'on admettait la manière de voir de Lacotte et si l'on était en mesure de l'appliquer.

Vouloir pratiquer une telle mesure, voulou oblige les travailleurs étrangers venant en ce pays d'être syndiqués chez eux, c'est vouloir une duperie.

En lieu de l'autoritarisme intelligent, il est préférable d'arracher la possibilité pour les étrangers résidant en France de se mêler activement à la propagande et à l'action syndicale sans craindre d'être expulsés. C'est à cela que s'est arrêté notre Congrès du Bâtiment et c'est à cette besogne que je convie Lacotte.

Actuellement, la solution de la question de la main-d'œuvre étrangère consiste à créer dans la classe ouvrière un état d'esprit hostile aux renégats et aux jaunes, à propager toujours plus l'idée révolutionnaire et à augmenter la puissance combative de nos syndicats. Mais cela est encore insuffisant.

Le vrai moyen de résoudre à jamais l'emploi des travailleurs étrangers en France, de solutionner la question sociale posée de nouveau par un fait secondaire, c'est d'exproprier la bourgeoisie, de remettre le peuple en possession de ce qui lui appartient. La révolution sociale seule peut nous assurer à tous le pain quotidien, que Lacotte et les camarades ne l'oublient pas.

Auguste LEGROS.

N.B. — La deuxième réponse de Gandon contenant sous une autre forme les mêmes arguments que sa première, je ne puis que renvoyer les camarades ne craignant pas de s'ennuyer à mon article du *Libertaire* du 23 mai 1914.

VARIÉTÉS

Les Chiens errants

Ils vont, de carrefour en carrefour, fileux et sournois, le regard mauvais.

Ils ont quitté un jour le sain labour de la terre, sous le ciel libre des campagnes peu à peu abandonnées. Ils sont allés vers la ville, gourfe insatiable, mangeuse d'hommes, tombeau des volontés, prostituer leur cerveau, vendre leurs robustes épaulles à l'infâme bésogne — l'idéal à rebours ! Le montagnard, garde-chiourme à la mine ; le laboureur laissant sa charue pour le tapis ; le berger se faisant gâtier ; le pâtre devenu muet ; le troubadour transformé en laguas ; Virginité devançant Prostitution ; Sérès esclave d'Orphée !...

Rosses par leurs maîtres ; dédaignés des bourgeois ; reniés et hais par le peuple ; méprisés par tous, chiens errants et hargneux, bavant la haine et la menace, le muse grognon, ils vont deux par deux, accouplés au même joug, tête basse, les épaulas arrondies sous la lèvre des brutes.

Ils vont de carrefour en carrefour, toujours dans le même cercle, repas de nonchalance et d'oisiveté avec l'allure de fauve en cage, dont ils laissent derrière eux l'odeur particulière : tout ce qu'ils ont gardé de leur origine...

On les appelle des flics.

A. Marchot.

Ce que devrait être le Syndicalisme

Si nous voulions suivre les conseils de certains militants syndicalistes, le mouvement ouvrier, malgré tous leurs efforts, serait frappé de stérilité.

Ces conseils peuvent se résumer ainsi : Au syndicat, on ne doit s'occuper que de questions professionnelles et chacun, en dehors de l'organisation, a le droit de professer n'importe quelle idée philosophique ou religieuse : être patriote ou antipatriote, diète ou athée.

Pour ces camarades, faire du syndicalisme, c'est discuter à perte de vue sur des réformes à conquérir, sur quelques améliorations à demander.

Nous sommes quelques-uns à croire que le but du syndicalisme est d'attaquer sans relâche le Capital, puisque chaque amélioration conquise doit être

enlevée de force aux détenteurs de la Propriété.

Or, pour saper le Capitalisme, pour le vaincre et l'obliger à nous faire des concessions en attendant sa chute définitive, il nous faut nécessairement attaquer les institutions sociales qui le défendent.

Sans cela, il nous faut rechercher les points faibles de l'adversaire, et comprendre aussi les raisons de sa puissance. Or, il est indéniable que l'ignorance populaire est un facteur important pour les capitalistes et que ceux-ci savent fort bien que leur domination a d'autant plus de chances de durer que la mentalité populaire sera moins élevée. Nous devons donc combattre l'ignorance sous toutes ses formes : Détruire l'idée religieuse qui fait des adeptes des soumis et des résignés et préparer aux possédants des hordes d'êtres tremblants et incapables du moindre geste de révolte.

Détruire aussi le respect du militarisme et du patriotisme et cela, non seulement parce que la caserne forge des mentalités atrophées et étroites, mais aussi parce que l'armée est, à l'heure actuelle, le meilleur soutien du Capitalisme.

Comment peut-on être syndicaliste, batailler contre son patron et être en même temps patriote, militariste, c'est à dire respecter et aimer cette Armée qui, à chaque conflit, tourne ses baionnettes contre la classe ouvrière, quand elle ne fusille pas les prolétaires assez audacieux pour réclamer plus de liberté et plus de liberté ?

Puisque le syndicalisme veut la suppression du Patronat et du Salarat, il doit saper le Capital en s'attaquant à ce qui le défend : Armée, Religion, Police, Magistrature, Autorité.

C'est sensiblement ce se placant sur ce terrain qu'il vaincra.

A. Kieffer.

Comité de Défense Sociale

POUR MASETTI, PÉAN, LAW

Le Comité invite tous les camarades révolutionnaires anarchistes, syndicalistes, tous les hommes de cœur à venir protester en faveur de ces victimes des gouvernements, au

Grand Meeting

qui aura lieu samedi 6 juin à 8 heures 30
à Montrouz-sous-Bois

ORATEURS INSCRITS

Thouillier, qui parla de l'affaire Masetti, Emile Aubin, qui parla de l'affaire Law, Péronnet et P. Cussy, qui parleront de l'affaire Péan et un camarade du groupe italien.

Entrée gratuite.

L'Egoïsme

Si l'on considère l'égoïsme relativement à ce qu'est la mentalité des humains, pris dans leur généralité, on est amené à remarquer que l'égoïsme n'est, en réalité, qu'un sentiment très semblable à l'instinct de la conservation, et dont aucun homme n'est complètement exempt. Ce sentiment porte tout individu à ne faire aucune action pouvant nuire à ses intérêts propres, ou à ceux des personnes qui lui sont chères.

Envisagé de cette manière, l'égoïsme n'est pas un défaut, et l'on peut même dire que les conditions de la vie, la nature des relations entre les hommes, en font une précieuse qualité de défense individuelle.

C'est la seule exagération de ce sentiment qui constitue un vice, et c'est à elle que doit s'appliquer l'épithète : égoïsme, dans le sens qu'en lui attribue généralement.

Dans ce cas, l'homme ne se borne plus à se défendre contre les entreprises qui peuvent lui être préjudiciables ; il ne craint pas de nuire lui-même aux autres hommes, dans le seul but de satisfaire ses passions. Son cœur est absolument fermé à tout sentiment noble, ou simplement empreint de bonté ; l'amour même, ce besoin de ne pas vivre esseul, qui pousse les êtres à s'unir n'existe pas en lui. S'il s'accouple, c'est pour satisfaire à ses besoins physiologiques, ou bien pour réaliser une affaire lucrative.

Ses facultés réceptives de la douleur ne semblent pas s'extérioriser ; aucune souffrance ne l'émeut qui ne l'atteint directement.

Evidemment, un tel homme est bien armé pour fitter dans la vie ; mais à quoi bon ! Son existence vaut-elle la peine qu'il se donne pour la conserver ? On serait tenté de le croire puisque le monde fourmille d'égoïstes.

Et pourtant, non, sa vie n'est pas enviable, car, s'il est préservé des souffrances morales, s'il échappe aux peines du cœur, par contre il ne peut goûter ces grandes joies que l'on puise dans la satisfaction du devoir accompli, de l'effort fait pour le bonheur de ceux qu'on aime. Et ces grandes joies, qui sont la vraie raison de vivre, resteront toujours l'apanage des êtres sensibles et pitoyables.

Soyons forts, sachons lutter, mais aussi soyons bons ; à ces conditions seulement nous serons des hommes ayant le droit d'être fiers d'eux-mêmes.

Prudent Morvan.

Ce qu'il ne faut pas faire

le résultat d'une décomposition interne.

Pour n'avoir point su réagir contre la décadence présidée par les Heliogabae, les Néron et les Caligula, les Romains succombèrent sous l'invasion des Barbares. La civilisation en fut momentanément interrompue.

Les révolutionnaires de 1789-1793, au contraire, loin d'attendre leur délivrance de la corruption des Capétiens de la fin du XVIII^e siècle, inaugurerent une nouvelle civilisation humaine en portant la hache et la torche dans les institutions opprimeuses de l'époque.

Certes, nous enregistrons les faits devant fortifier notre argumentation ; ces faits pourront même, au besoin, selon leur importance et les circonstances dans lesquelles ils se seront produits, servir de base pour une campagne d'agitation.

Dans l'état actuel des choses nous n'avons certainement pas la simplicité de croire immédiatement réalisable l'idéal anarchique. Mais ce n'est pas à répéter constamment que l'anarchie est une utopie généreuse, une réverie pour l'an 5000 qu'on parviendra à la faire entrer dans les mœurs. La résultante sera proportionnée aux efforts faits dans le sens libertaire, ne l'oublions pas ! Du reste, qu'une révolution éclate, et le travail de préparation fait antérieurement réservera des surprises agréables même aux plus sceptiques !

Les suggestions de Madeleine Pelletier, ainsi que toutes celles de ses dévanciers, sont donc autant de chemins détournés où se disperseront inutilement ceux qui s'y engageront.

Pour ce qui est des discussions oiseuses au sein de certains groupes, c'est une maladie qui passera quand la vie sollicitera les énergies en mal d'action.

L'anarchiste qui vit au milieu du peuple, en partage les souffrances, en comprend les angoisses et en étudie les besoins saura, mieux qu'aucun autre, le concours des circonstances aidant, en orienter les efforts et les colères dans le sens de nos conceptions.

Ce travail incessant de propagande et d'agitation ne saurait cependant s'exercer au détriment de l'œuvre d'éducation.

En effet, toute discussion théorique sérieuse a une utilité incontestable.

Bien entendu, nous n'entendons point par là ces ratiocinations interminables qui, déviant le plus souvent sur un point unique du débat, ne font qu'énerver et émasculer ceux qui y participent. Par discussion théorique nous comprenons la causeur éducative ayant pour but de détruire les préjugés, de donner des connaissances générales ; également celle qui précise certains points de doctrine et les modifie au besoin si la valeur que nous leur accordons ne correspond point exactement à l'observation des faits et aux données de l'expérience.

Quant à la critique philosophique des institutions, jamais les anarchistes ne l'élèveront trop haut. Nous devons, afin de ne point prêter au ridicule, abandonner un verbiage prétentueusement scientifique destiné, le plus souvent, à masquer un manque de savoir.

Dans un langage clair, simple et fort tout à la fois, nous continuerons d'attaquer les préjugés et leurs conséquences dans l'ordre des faits économiques, politiques et moraux.

Combattez un gouvernement, en dénonçant les crimes, en déjouer les manœuvres et en flétrir les infamies, c'est bien !

Cette propagande qu'à défaut d'intelligence politique l'instinct de conservation nous commanderait de mener est une lutte nécessaire mais purement défensive. Or, en même temps et quelquefois préalablement il y a tout un travail d'attaque, de destruction que seule l'éducation méthodique peut entreprendre. En effet, s'attaquer au préjugé Etat et saper le principe autoritaire vaut bien la critique des actes des hommes au gouvernement.

Désorganiser le militarisme et en ébranler la discipline est indispensable ; mais détruire le préjugé de Patrie l'est encore plus. Cependant, sous peine de verser dans un exclusivisme qui ne se comprendrait pas, ces deux propagandes, l'une s'attaquant aux principes, l'autre aux conséquences, loin de s'exclure se complètent.

Du reste, l'une et l'autre répondent à la diversité des tempéraments, des facultés et des connaissances de chaque individu.

Certes, dans notre marche à l'idéal, nous sommes constamment rappelés à la réalité des choses par les obstacles qu'à chaque instant nous opposent les institutions sociales. Mais il ne faut pas oublier que ces obstacles nous viennent d'institutions pulsant leur vitalité, leur force dans la croyance populaire vaincue de leur utilité de leurs biens-faits,

</div

Malgré cela, dans la période de préparation des mentalités qu'est toute évolution, nous devons, parallèlement à la besogne négative et sans négliger les faits qui viennent à l'appui de nos théories, pousser de toutes nos forces les travailleurs vers les conceptions anti-établies et communistes qui répondent déjà aux besoins actuels d'autonomie individuelle et de libre fédération des groupes producteurs.

C'est ce que si fortement nous enseignent le plus puissant et le plus documenté des écrivains anarchistes, notre vieux et généreux Kropotkin dont les conceptions synthétiques, dues à ses vastes connaissances des faits historiques et à une compréhension profonde de l'évolution moderne, ont si puissamment contribué à la propagation mondiale de l'anarchisme.

Que tous les camarades lisent attentivement ces deux dernières brochures : « L'Idée révolutionnaire dans la Révolution » et « La Révolution sera-t-elle collectiviste ? »

Ils y trouveront condensés en quelques pages les arguments contre lesquels ne prévaudront jamais les digressions les plus habiles.

CHANTESAI LEON.

Pour la Propagande Anarchiste

Il est temps, si nous voulons faire œuvre d'anarchistes aux convictions sincères, de ne pas continuer ces querelles intestines qui, depuis quelque temps, n'ont fait qu'épuiser nos forces au seul profit de nos ennemis communs, nos oppresseurs.

Assez de dissertations. A savoir si un communiste peut être individualiste et vice versa. Quand donc reconnaîtrons-nous que tout individu qui a pour doctrine la négation de l'autorité et l'amour du beau peut, sans conteste, se réclamer de l'idéal anarchiste.

Assez des principes. « N'en jetez plus », sous peine de sombrer comme les anciens groupes des révolutionnaires, au sein d'un parti quelconque.

Nous devrions, à mon sens, faire preuve, comme le disait si bien Pierre Martin, tout dernièrement, « d'une sociabilité généreuse ». Cela montrerait que nous ne sommes pas des « imposteurs ».

Si nous savons profiter des événements qui viennent de se produire aux dernières élections, nous aurons un travail des plus sérieux à accomplir. Mais, pour cela, faut-il coordonner nos efforts, faire table rase de toutes nos petites mesquineries qui ont produit un si déplorable effet. Laissons se dépenser l'activité de tempéraments différents pourvu que le point de convergance soit toujours de développer l'amour de la liberté chez les hommes et la haine des contraintes.

Pensons un peu qu'un grand nombre de camarades socialistes sont prêts à embrasser notre doctrine. Nous avons pu nous en rendre compte lors de notre campagne antiparlementaire.

Ils ont les yeux fixés sur les 102 élus du parti. Que voulez-vous, ils n'étaient pas, comme nous, des esprits libres et des aventuriers. Ils attendent les faits pour — pour ne pas dire les trahisons que ne manqueront pas de faire les socialistes républicains-radicalistes — que nous leur avons prédits. Et, devant la justesse de nos raisonnements, nous les verrons venir grossir nos rangs.

Pour nous, je crois que nous devons tenir compte du grand succès socialiste, car il nous montre le repêchage du parti radical de Villeneuve-Saint-Georges, de Narbonne et des saletés juridiques.

Ce parti, qui allait perdre le pouvoir et son influence et qui cherchait à ramener dans le peuple des enthousiasmes à jamais éteints, n'a pas hésité à s'allier avec les socialistes unis, aux intérêts pourtant différents et distincts. Et, par ce fait même, les deux partis se confondent au point de produire une situation équivoque.

C'est le cas des grrands principes... ou miroirs aux alouettes.

Voilà, par conséquent, nos ennemis de l'heure présente ; et, quel que soit la différence de langage de ces deux partis, puisqu'ils tendent au même but, puisque le succès de l'un amènerait infailliblement ce que l'autre désire, il est hors de doute qu'ils ne doivent être, à nos yeux, qu'un seul et même parti.

Allons ! camarades, à l'œuvre pour démasquer et combattre tous ces faiseurs de lois, ces jésuites roses ou rouges sang de bœuf. Désillusions les yeux de tous ces pauvres électeurs qui croient encore aux bons maitres et qui, par répercussion, nous obligent à souffrir de leur bêtise.

Sentons-nous les coudes. Assez de divisions parmi nous. Mettons au-dessus des questions d'étiquettes — communisme ou individualisme — nos conceptions libertaires. Et là seulement notre propagande portera ses fruits et nos adieux deviendront plus nombreux.

Taisez-vous enfin, sectaires qui briez nos mouvements et usez nos énergies, et laissez-nous, selon nos moyens, diffuser cet idéal de honneur et de bien-être qu'est l'anarchie.

Henri Sirole.

Comité Anarchiste International

Organisant un grand meeting pour la 2^e quinzaine de juin, le Comité pris tous ses correspondants de l'extérieur de bien vouloir activer et envoyer le plus rapidement possible tous les documents qu'ils ont pu avoir, pour ce prochain meeting.

Le Comité fait appel également à tous les organes révolutionnaires de l'extérieur qui n'ont pas encore fait le service de leur journal de bien vouloir le faire.

Toute la correspondance peut être adressée en n'importe quelle langue, soit à Albert, 15, rue d'Orsel, Paris, soit aux Temps Nouveaux, 4, rue Broca, Paris.

Le Comité A. I. C. R.

ANGIOLILLO

Souvenirs d'un Typographe

La maison W. L. & C° était à cette époque le rendez-vous des typographes internationaux à Londres. A côté d'une quarantaine de compositeurs anglais, on employait aussi des collègues français et allemands, ainsi que quelques Russes, Espagnols, Italiens, Hollandais et Suédois. Nous étions généralement classés en plusieurs groupes selon la langue. Un tel groupe s'appelle en anglais « Ship », et le metteur « Captain » ou « Clicker ». Le groupe des Français était certainement le plus intéressant de tous. C'est lui qui confectionnait le *Courrier de Londres*.

J'avais en face de moi un vieux vétéran, originaire du midi de la France.

Malgré son âge et les tempêtes qui avaient passé sur sa vie, ses traits révélaient encore une grande énergie. Déjà comme étudiant il avait été mêlé aux événements politiques de son pays et plus tard il avait fait preuve d'héroïsme sur les barricades. C'est dans la lutte impitoyable pour la vie, à l'étranger, qu'il avait appris le métier de typographe. Maintenant c'était un penseur taciturne que nous avions surnommé « le philosophe ». Comme capitaine nous avions un vieux belge maussade, dont M. Normin, ancien sergent de l'armée française, était nommé le « camarade », était la main droite.

Son meilleur ami était un de nos compatriotes, notre sympathique Charles — un déserteur également. C'était un brave homme, mais l'obéissance n'était pas précisément sa plus haute vertu. Ayant employé envers son lieutenant la loi du talion — œil pour œil, dent pour dent — il avait été obligé de quitter précipitamment sa patrie.

Avec le Russe et l'Espagnol qui avaient beaucoup voyagé, nous formions ensemble une joyeuse famille, et c'était souvent touchant de voir comment tous ces étrangers pratiquaient l'entr'aide et avaient partagé leur pain avec les nécessiteux qui se présentaient.

Au commencement de l'été 1897, nous reçumes un nouveau collègue, Signor Angiolillo, un noble italien.

Tout son extérieur, le Havelock et le feutre mou à bords larges, était plutôt celui d'un journaliste que d'un disciple errant de Gutenberg. Du reste, ses mains fines nous prouvaient qu'il n'avait pas grandi à côté de la case typographique.

Une belle figure franche, les cheveux soyeux de teinte foncée, la petite barbe et la tourmente svelte de son corps trahissaient sa provenance des contrées ensoleillées de l'Europe méridionale.

A cette époque j'occupais une double place, et comme l'espace était devenu un peu limité, je fus obligé de lui en céder une partie. Il devint donc mon compagnon de travail.

M. Antonio Canovas del Castillo, le premier ministre espagnol, se trouvait à Santa-Agueda en vacances. Naturellement on écartait sévèrement tous les étrangers du lieu de son séjour. Seul un Italien, de manières distinguées, soignait le représentant d'un grand journal, bénéficiant d'une plus grande tolérance. Ce monsieur élégant c'était Angiolillo.

Un jour Canovas voulut faire sa promenade journalière. Lorsqu'il apparut sur la veranda, Angiolillo se dressa en face de lui. D'une main sûre, il déchargea son revolver et Canovas s'effondra mortellement atteint.

L'auteur de cet attentat ne tenta pas de se sauver; lorsque la femme du ministre accourut en criant à l'assassin, il fit l'arme encore humante, s'inclina poliment et dit : « Pardon, madame ! Je vous estime comme une honnête femme, mais je regrette que vous soyiez l'épouse de cet homme. » Ensuite il s'abandonna à son sort.

Quand les renseignements officiels eurent établis le séjour d'Angiolillo à Londres, notre imprimerie fut littéralement assiégée par une nuée de journalistes et de mouchards qui nous photographiaient à la sortie.

Après l'inévitable thé, une des jeunes dames se mit au piano. Alors les ladies voulaient savoir si le Signor avait assez d'aptitudes musicales et comme celle-ci le confirma modestement, elles l'assaiillirent pour qu'il contribuât un peu à l'amusement général. Il ne se fit pas prier longtemps, se mit à l'instrument et importa bientôt l'auditoire par un flot de mélodies classiques de son pays vers les sphères harmonieuses. L'enthousiasme provoqué par son talent était général.

Après il nous charma de chants d'amour italiens et espagnols en s'accompagnant lui-même. Et là nous étimes l'occasion d'entendre un ténor qui aurait fait l'orgueil de n'importe quel opéra. Ces mélodies douces et harmonieuses venaient du fond de l'âme, émurent les coeurs et fascinèrent les sens.

Un jour, Angiolillo ne vint pas au travail, et comme pendant quelque temps nous ne reçumes de ses nouvelles, supposant qu'il était malade, je décidai d'aller le visiter.

Lorsque j'entrai chez lui, il parut surpris. La table à laquelle il travaillait était couverte de manuscrits. Il est donc journaliste, pensai-je.

Au mur j'aperçus la photographie de Victor Hugo, et sur sa table un exemplaire de la *Liberté*. Dans sa patrie, Angiolillo avait été rédacteur à cette feuille. Mais ayant eu des difficultés avec les autorités, il avait été obligé de quitter l'Italie. Il se dirigea d'abord vers l'Espagne et alla de là en France et en Belgique et vint finalement à Londres. Je commençai à me rendre compte de la personnalité de notre ami mystérieux. Angiolillo était anarchiste.

Quel temps après, les journaux relataient l'attentat qui avait eu lieu dans un théâtre à Barcelone. On sait que les auteurs furent fusillés et beaucoup de personnes, générées à cause de leurs opinions politiques, arrêtées. Dans la tragique forteresse de Montjuich, on cherchait à obtenir des aveux en soumettant les accusés à des tortures qui rappelaient les pires épisodes de l'inquisition. Une partie de ceux qui furent expulsés plus tard arriva dans un état pitoyable en Angleterre.

Parmi les victimes se trouvaient plusieurs hommes auxquels Angiolillo était lié d'amitié. Les nouvelles qui lui étaient parvenues sur le traitement qu'on leur avait infligé, l'émurent profondément. L'ayant visité un jour, j'assisai à une scène vraiment pénible. La douleur d'Angiolillo fut extrême. Après quelques minutes silencieuses de réflexion, la tête appuyée dans sa main, il se mit subitement à sangloter, pendant que des larmes amères roulaient sur ses joues. Ensuite en proie à une colère terrible, il se dressa menaçant en criant : « Canovas ! Canovas ! ». Dans sa surexcitation il parlait tantôt en anglais, tantôt dans sa langue maternelle. Des lambeaux de phrases que je pus saisir, je déduisis que le seul responsable ne pouvait être que Canovas, le premier ministre qui était au pouvoir en Espagne en 1897. C'était également lui qui avait suà sa conscience les horreurs perpétrées à Cuba, même envers des femmes et des enfants. En face de cette violente explosion de colère et de douleur, je me retirai doucement.

Le lendemain, Angiolillo vint à l'imprimerie pour nous faire ses adieux. Tous, nous regrettons son départ et personne ne savait où il allait.

M. Antonio Canovas del Castillo, le premier ministre espagnol, se trouvait à Santa-Agueda en vacances. Naturellement on écartait sévèrement tous les étrangers du lieu de son séjour. Seul un Italien, de manières distinguées, soignait le représentant d'un grand journal, bénéficiant d'une plus grande tolérance. Ce monsieur élégant c'était Angiolillo.

Un jour Canovas voulut faire sa promenade journalière. Lorsqu'il apparut sur la veranda, Angiolillo se dressa en face de lui. D'une main sûre, il déchargea son revolver et Canovas s'effondra mortellement atteint.

L'auteur de cet attentat ne tenta pas de se sauver; lorsque la femme du ministre accourut en criant à l'assassin, il fit l'arme encore humante, s'inclina poliment et dit : « Pardon, madame ! Je vous estime comme une honnête femme, mais je regrette que vous soyiez l'épouse de cet homme. » Ensuite il s'abandonna à son sort.

Quand les renseignements officiels eurent établis le séjour d'Angiolillo à Londres, notre imprimerie fut littéralement assiégée par une nuée de journalistes et de mouchards qui nous photographiaient à la sortie.

Après l'inévitable thé, une des jeunes dames se mit au piano. Alors les ladies voulaient savoir si le Signor avait assez d'aptitudes musicales et comme celle-ci le confirma modestement, elles l'assaiillirent pour qu'il contribuât un peu à l'amusement général. Il ne se fit pas prier longtemps, se mit à l'instrument et importa bientôt l'auditoire par un flot de mélodies classiques de son pays vers les sphères harmonieuses. L'enthousiasme provoqué par son talent était général.

Après il nous charma de chants d'amour italiens et espagnols en s'accompagnant lui-même. Et là nous étimes l'occasion d'entendre un ténor qui aurait fait l'orgueil de n'importe quel opéra. Ces mélodies douces et harmonieuses venaient du fond de l'âme, émurent les coeurs et fascinèrent les sens.

Un jour, Angiolillo ne vint pas au travail, et comme pendant quelque temps nous ne reçumes de ses nouvelles, supposant qu'il était malade, je décidai d'aller le visiter.

Les anarchistes russes protestent contre la conduite scandaleuse de la police à leur égard lors de la manifestation au Mur des Féodérs. Leur lettre nous était parvenue trop tard pour paraître dans notre dernier numéro, nous nous empressons, aujourd'hui, de dire ce que nous pensons de l'attitude des flics le 24 mai.

Les anarchistes russes, au nom de

de cent cinquante environ, prirent place dans le corso, derrière les anarchistes français et italiens, et portèrent leur drapeau noir en chantant des hymnes révolutionnaires et en consignant les files massées derrière les tombeaux.

Arrivés tout près du Mur, ils furent brusquement entourés par une nuée d'agents qui les isolèrent des autres groupements. Malgré cela, ils défilèrent en bon ordre et en chantant la *Marche funèbre révolutionnaire*.

Arrivés à la sortie, vers la place Gambetta, les files sommèrent nos camarades de rouler leur drapeau et, comme à ce moment les anarchistes russes n'étaient plus qu'une douzaine, les sbires d'Hennion en profitèrent pour se jeter brutallement sur eux. Une bagarre éclata au cours de laquelle nos amis se défendirent vaillamment.

En tous cas, les anarchistes russes obtinrent que la police de la République française n'avait rien à envier — en fait de brutalité — aux cosaques du Tsar.

Groupe de Propagande Musicale

AUDITIONS POPULAIRES DE MUSIQUE DE CHAMBRE

Nous faisons appel à tous ceux qui croient avec nous que l'art est indispensable à l'émancipation de la classe ouvrière.

La cinquième et dernière séance de la saison aura lieu le jeudi 11 juillet 1914, à 9 heures précises du soir, salle de l'Utile Sociale*, 94, boulevard Auguste-Blanqui (13^e). (Métro : Glaciére ; tramway : Arcueil-Châtelain.)

Le programme : Causerie explicative, œuvres de Bach, Beethoven, etc., pour chant (soprano, contralto, baryton), violon et piano ; piano trio (piano, violon, violoncelle).

Un programme détaillé sera distribué dans la salle.

Invitation à tous. Vestiaire obligatoire : 0 fr. 30.

Collectivisme ou Communisme

Une Réunion contradictoire

Au cours de la campagne, le candidat socialiste s'était engagé quel que soit le résultat du scrutin à venir à Bezons pour y développer « Le Collectivisme », contradictrièrement avec un des nôtres qui traîtrait « Le Communisme ».

Jeudi dernier donc, devant une salle bondée, le citoyen Lebey commença par nous déclarer que l'idéal des Communistes était très joli mais qu'en arrivant à son application il serait nécessaire de traverser une pierre d'un mur en démolition soit rouge ou blanche, puisqu'il étoit tombé sous la pioche. Tout au plus sa couleur en indique-t-elle la valeur économique et permet-elle de la grouper avec d'autres pierres pour des emplois nouveaux.

Il expliqua ensuite avec force démonstration que celui-ci existait déjà dans la société contemporaine, il ajouta que l'individu seul ne pouvoit rien, mais que groupé il peut agir.

Les socialistes, disait-il, veulent opposer au Collectivisme des capitalistes, un collectivisme ouvrier, tous deux internationaux.

N'avez-vous pas besoin de l'Etat pour défendre vos intérêts, n'est-ce pas lui qui vous permet de lutter contre le grand capitalisme ? nous disait-il ; ne serait-il pas possible que tout soit mis en commun avec un collectif parfait, ne seraient-ce pas à la fin des luttes pour arracher ce dont on a besoin ?

Comment s'y prendre pour défendre l'individu seul si vous ne l'arrachez pas de vos lois protectrices.

Nous sommes des anarchistes conservateurs et nous sommes presque d'accord avec vous.

Le Girault vient lui déclarer que nous n'étions pas d'accord quelque chose dans les cas où nous pouvions nous rendre la main, afin d'effectuer certains travaux d'éducation et de lutter contre certaines iniquités. L'affaire Dreyfus en fut un exemple de reste.

Il continue en déclarant que le Collectivisme ne peut se confondre avec l'anarchisme ; il ajoute afin d'appuyer cette affirmation ; il y a trois doctrines : bourgeoisie qui a engendré le capitalisme avec la propriété individuelle, socialisme s'appuyant sur le Collectivisme d'Etat, anarchiste niant tout autorité.

Jaurès a déclaré que nous pourrions être d'accord pour aller vers une société meilleure, mais qu'il fallait des garanties contre l'individu, car il a des instincts qui peuvent être mauvais.

Les socialistes veulent un ordre autoritaire, une réglementation du travail de la population, quoique amoindrie autant qu'il est possible.

Quelle valeur peuvent avoir pour les travailleurs les plus beaux discours des gens de gouvernement, puisque leur rôle de dupeurs est établi d'avance? Comment les paysans peuvent-ils croire à la chimère d'un dégrèvement de la terre, à chaque nouvelle élection annoncée à grand fracas, quand il est clair que la minorité qui détient les 6/10 de la fortune du pays est convertie par les lois et protégée dans ses intérêts d'argent par le gouvernement lui-même?

C. ADAM.

(A suivre.)

Fédération Communiste Anarchiste Révolutionnaire

REUNION DES CORRESPONDANTS

Mercredi dernier 27 mai, les correspondants des groupes de province se sont réunis et ont pris les décisions suivantes sur les questions à l'ordre du jour :

De la lecture de la correspondance, deux propositions de camarades sont discutées et résolues comme suit :

Entr'aide. — Différents camarades de bonne volonté, ayant hébergé des copains se réclamant de la F.C.A., se sont trouvés roués, et même un camarade de province, par un agent de la Sûreté.

Aucun moyen de contrôle ne pouvant exister, — soit carte d'adhésion, lettre ou autre recommandation que chaque individu pourrait toujours se procurer, — il ne peut être conseillé aux copains que de se mettre en garde et de se renseigner le cas échéant.

Bibliothèque. — Le prix des livres étant le principal obstacle à la diffusion des œuvres sérieuses de sociologie et de littérature, un camarade propose, en offrant les cinquante premiers volumes, solidement reliés, d'établir autant de colis de 10 kilos qu'il sera possible, représentant chacun une série, et de les faire circuler dans tous les groupes.

Appel est fait à tous pour les livres dont ils peuvent disposer.

Un camarade se chargera spécialement de ce travail.

Nous comptons sur l'effort de ceux que cette idée de propagande, très utile, intéresse.

Campagne antiparlementaire. — Il est demandé à tous les groupes, très instantanément de faire tout de suite un effort nécessaire pour combler le déficit de 1.600 francs laissé par la dernière campagne.

L'imprimeur menace de poursuivre Albret, trésorier qui s'est engagé personnellement.

Il a déjà mis cette affaire entre les mains d'un contentieux.

Il faut agir très rapidement pour dégager Albret qui pourrait avoir de sérieux ennuis, et ne pas laisser la F.C.A. dans le marasme, après la belle campagne qui vient d'être faite.

Allons ! tous les camarades et groupes adhérents, la main à la poche et s'assiettent !

Élections municipales. — Les groupes qui ont des élections dans leur quartier sont priés de faire le nécessaire pour y mener la campagne antiparlementaire.

Demandez affiches, tract et tous renseignements sans tarder.

Un article paraîtra très prochainement sur les leçons à tirer de la dernière campagne et

sur les moyens à employer pour rendre plus intenses celles à venir.

En raison de l'heure tardive, il est décidé de faire une autre réunion dans les premiers jours de juin, avec l'ordre du jour suivant : Congrès international ; Brochure compte rendu du Congrès de langue française ; Local de la Fédération.

En raison de l'importance des questions, tous les copains devront être présents sans aucun faute.

Il y a de la besogne, camarades ; toute négligence sera fatale ; de l'ardeur et de la persévérance sont nécessaires.

A l'ouvre, tous !

Adresser la correspondance à Lécam, 121, rue de la Roquette (11^e) ; les fonds à Albret, 51, rue Lhomond (5^e).

C. ADAM.

(A suivre.)

CAMPAGNE ANTIPARLEMENTAIRE

Etat des affiches et tracts envoyés aux groupes et des sommes versées par ces groupes :

La première colonne indique les affiches envoyées, le deuxième les tract et la troisième les sommes versées par les groupes.

Hieren (Ain) 100 3.000 21 75
Chateaureux 100 1.500 22 29
Brevannes (S.-et-O.) 100 1.500 22 29
Saint-Quentin (Ainse) 50 4.500 31 31
Hery (Yonne) 80 1.500 4 75
Nimes 100 3.000 25 25
Bordeaux (Gironde) 133 3.000 25 25
Boziers 100 6.000 42 50
Juvy 50 3.000
Lorient 150 6.000 39 20
Versailles 50 3.000 6 75
Montaigu-Tes-Mines (S.-et-L.) 100 3.000 19 50
Villeurbanne (Rhône) 100 3.000 19 50
Aubervilliers (Seine) 400 5.000 40 50
Marles-Tolosane 100 1.500 15 15
Lille
Roubaix (Nord) 750 10.000 45 50
Toucoing 200 5.000 50 50
Sedan 100 3.000 54 30
Mons-Petit (Seine) 100 3.000 54 30
Nice (Alpes-Maritimes) 150 5.000 24 50
Asnières (Seine) 100 3.000 32 50
XIX^e (Paris) 50 3.000 3 50
XVIII^e (Paris) 250 5.000 3 50
V^e et XII^e (Paris) 50 3.000 50 70
Ivry (Seine) 600 5.000 45 50
Bezons (Seine) 300 3.000 28 70
Limoges 200 3.000 11 32
Roumieu 100 3.000 32 32
Amiens 600 10.000 50 50
Carigies (Ardenne) 40 500 5 50
Bassac-Audrey 150 3.000 19 50
La Catte (B.-du-Rhône) 40 1.500
St-Barthélémy-de-Vals (Drôme) 100 1.500 11 50
Saint-Etienne (Loire) 100 2.000
Neuilly-sur-Marne (Seine) 100 1.500 20 50
Lyon 100 10.000 23 50
Mort 150 3.000 5 50
Foyer Populaire (Paris) 400 3.000 25 75
Montreuil (Seine) 200 3.000 3 50
Ménil 100 1
Le Mans (Sarthe) 150 1.500
Henin-Liéard (P.-d.-C.) 160 1.500 20 50
Saint-Martin-de-Vaux 50 1.500 2 50
Millau 100 1.500 15 15
Auxerre (Yonne) 100 5.000
XI^e (Paris) 100 1.500
Angers 100 1.500 16 60
Saint-Loup-de-Naud 30 1.500
Toulouse 100 3.000 12 50
Flers (Orne) 50 1.500 7 50
Beaucare 150 1.500 22 50
Dumazan 25 1.000
Montreuil-Sainte-Marguerite 100 3.000 18 50
Bourges (Cher) 100 3.000 7 50
Colombelle 25 500 5 50
Ornaison 25 500 6 50
Pavillon-sous-Bois (Seine) 25 500 5 50
Vallauris 2.000 500 2 50
Pâris 15 500
Malinay 100 1.000
Arcis-sur-Aur 100 1.000
Saint-Amien 100 1.000
Villersexel-sur-Lot 100 1.000
Calais 100 1.000
A bas les Vieux (Brochant) 0 05 0 10
Propos d'Education (S. Faure) 0 05 0 10
La Doctrine des Egaux (S. Faure) 0 15 0 20
Propos d'Education (S. Faure) 0 05 0 10
La doctrine des Egaux Extrait des œuvres de Brochant 0 15 0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam 1 25 1 35
Les Hommes de révolution (Michel)
Zucco! Jean-Jacques Errico
Antonin J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guido Allemanni, Gérault-Richard. La livraison 0 10 0 15
Le problème de la population (S. Faure) 0 05 0 10
L'Anarchie, patenteuse (Laisant)
Vers la Russie libre (A. Bullard). Evolution et Révolution (E. Reculus) 0 10 0 15
Dieu n'existe pas (D. Elmasian) 0 05 0 10
Le Neant (Lipty) 0 05 0 10
L'Internationalisme et la Classe ouvrière (Laisant) 0 05 0 10
Les Scientifiques (Jean Grave) 0 05 0 10
La Patriotisme des Plaques blindées (F. Delaisi) 0 05 0 10
L'Hérité et l'Education (Anna Mahé) 0 15 0 20
L'Education rationnelle de l'Enfant (E. Lamotte) 0 10 0 15
La Grève Générale Révolution (Girault) 0 10 0 15
Evolution de la Substance (Auguste Boyer) 0 05 0 10
L'Amour et Maurice Boujor 0 05 0 10
Le Sabotage (E. Pouget) 0 05 0 10
A bas les chefs 0 20 0 15
L'Education de Demain 0 10 0 15
L'Idée révolutionnaire dans la Révolution (Kropotkin) 0 10 0 15
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reculus) 0 10 0 15
Contre la folie des armements (J. Grave) 0 10 0 15
Contre la Loi Millerand (F. Delaisi) 0 10 0 15
La loi Millerand (F. Delaisi) 0 10 0 15
Le droit à la paixesse (L. Laroche) 0 10 0 15
La femme dans les U. P. (E. Girault) 0 15 0 20
Justice et révolution 0 10 0 15
Réponse aux paroles d'une croyante (S. Faure) 0 15 0 20
La femme esclave (Chaugui) 0 10 0 15
Le procès des quatre (Almeyrada) 0 10 0 15
Les Crimes du Dieu (Séb. Faure) 0 15 0 20
L'U.S.G. syndicale (Gérente, Février) 0 10 0 15
Albert 0 10 0 15
A.B.G. du libertaire (Lermina) 0 10 0 15
L'Anarchie (Maleska) 0 05 0 10
L'Anarchie (A. Girard) 0 05 0 10
Les Anarchistes (A. Girard) 0 10 0 15
Les Droits 0 10 0 15
Arguments anarchistes (Beaure) 0 20 0 20
La loi des salaires (J. Guesde) 0 10 0 15
Le droit à la paixesse (Lafargue) 0 10 0 15
La femme dans les U. P. (E. Girault) 0 15 0 20
Justice et révolution 0 10 0 15
Réponse aux paroles d'une croyante (S. Faure) 0 15 0 20
La femme esclave (Chaugui) 0 10 0 15
Le procès des quatre (Almeyrada) 0 20 0 25
Les Crimes du Dieu (Séb. Faure) 0 15 0 20
L'U.S.G. syndicale (Gérente, Février) 0 10 0 15
Albert 0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Gravel) 0 20 0 25
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nellau) 0 10 0 15
Le manuel du socialiste 0 10 0 15
Patrice, guerre et paix (Ch. Albert) 0 10 0 15
L'anarchie (Nieuwoudt) 0 10 0 15
Le militarisme (Ficher) 0 10 0 15
L'anarchism (Hervé) 0 10 0 15
Colonisation (Jean Gravel) 0 10 0 15
La Croise en l'an (E. Girault) 0 10 0 15
Contre la brigandage barbaresque 0 15 0 20
L'Anarchie (A. Girard) 0 10 0 15
La cause religieuse (Jean Most) 0 10 0 15
Traductions d'un philosophe avec la responsabilité d'un anarchiste (Diderot) 0 10 0 15
L'Education de Demain (Lécam) 0 10 0 15
Le socialisme dans l'évolution sociale (Lécam) 0 10 0 15
Les deux méthodes du syndicalisme (Delassalle) 0 10 0 15
La grève générale (Aristide Briand) 0 05 0 15
L'Education de Demain (Lécam) 0 15 0 20
A. et M. (M. et A. Petru) 0 10 0 15
Le Géralat (Géralat) 0 10 0 15
Le socialisme dans l'évolution sociale (Lécam) 0 10 0 15
L'Anarchie (Mad. Vernet) 0 10 0 15
L'immunité du mariage (Chaugui) 0 10 0 15
Aux élections (Gohier) 0 10 0 15
La crise des électeurs (Mirbeau) 0 10 0 15
L'école anticambiale de caserne et sa scission (Gavion) 0 10 0 15

Prof 100 500
Romilly 100 1.000 12 75
Turbes 100 1.000 12 75
Camblanes 150 2.500 8 10
Savoie-de-Guyenne 100 1.000
Aveyron 100 1.200 10 *
Corbières 200 3.000 15
Tourrus 10 1.450 0 60
Bleury 50 500
Anancy 100 1.000 6 *
Jalins 100 1.500
XIV^e (Paris) 100
Ivy

Groupe d'Education Révolutionnaire, IV^e
le Verjet, 8, rue Bourgeois, Ivry-Port, samedi
le 30 juillet à 8 h. à 10 h. du soir, réunion du groupe
Compte rendu de la réunion de la Fédération
et organisation de la conférence Legrain, Prière
et vente de nombreux.

PANTIN-AUBERVILLIERS

Tous les camarades du groupe anarchiste sont
priés de se trouver mardi prochain, 3, rue de
Solferino, Aubervilliers pour l'organisation d'u
ne fête champêtre pour un dimanche de ce
mois.

Situation financière. — Organisation de la
propagande.

LE BOURGET-DRANCY

Tous les camarades du Bourget-Drancy sont priés
d'assister à la réunion de la Fédération
du 1^{er} juillet à 14 h. à 16 h. à la salle de l'
école élémentaire de Pantin, 1^{er}, rue de Drancy.

Le reste des camarades sont invités à se joindre
à eux pour assister à la réunion de la Fédération
du 1^{er} juillet à 14 h. à 16 h. à la salle de l'
école élémentaire de Pantin, 1^{er}, rue de Drancy.

Les billets non vendus seront considérés com
me venu et le camarade détenteur en devra
le rembourser.

LE BOURGET-DRANCY

d'Edgard Po, par Louis Delgaro. — Entrée 1
30 cent., pour les frais.

ENTRAIDE

P.T.T. 0 23 ; Augrangeau, 0 60 ; Triquel, 0 50 ;
Cin copains, 5 fr. ; Moujot, 1 50 ; Petit Vieux,
1 fr.

Peintre de chez Dubarry : 4 25.

Aidons-nous

Le camarade Cussy ayant à s'absenter de
Paris, doit partir en province pour deux ou
trois mois. Il désirerait pour tenir compagnie
à sa fille, qui a onze ans, qu'une camarade
femme qui soit libre vienne habiter à sa
place. Bien entendu gratuitement. S'adresser
au journal.

Désirerai connatre copines habitant Paris
(ou les environs de préférence) pouvant pren
dre soin d'une fillette âgée de 3 ans. Pour
entente, s'adresser à Berger, 5, rue Elizévir,
Paris (1^{er}).

Un camarade vendrait dans de bonnes
conditions un saxophone alto d'occasion en
bon état. S'adresser à G. Royer, 17, rue du
Retrait.

Camarade vendrait « Mon Professeur »
pour 60 francs. Ecrire à Dupont, 4, rue Saint
Laurent.

Un camarade vendrait les collections sui
vantes : Libertaire, août 1903 à juin 1906 ;
Temps Nouveaux, août 1903 à juin 1906 ;
L'Ennemi du Peuple (collection complète),
et quelques autres feuilles et brochures, le
tout en bon état.

Anty une soixantaine de volumes à faire
relier, je donnerai la préférence à camarade
relieur. Faire offre à Georges R. au Libertaire.
Le même serait acheteur des 40 premiers num
bre de la « Vie Ouvrière ».

UN CAMARADE demande Abivon (Seine-et
Marne), demande s'il n'y a pas dans ces
alentours d'autres copains avec lesquels il
pourrait faire œuvre de propagande ?
Ecrire au Libertaire aux initiales L. W.

UN CAMARADE désire acheter un dic
tionnaire Larousse en bon état. Il s'agit
du Larousse pour Tous, en 2 volumes.

SUDRE, J., AU CAILLAR, As-tu reçu
l'Ethique de Spinoza ?

J. B. SAINT-DIE. — Donner les titres
des ouvrages. Lettre égarée.

GROUPE D'ASNIERES. — Re